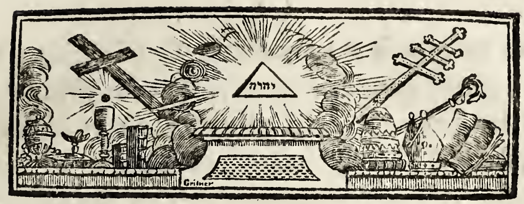
Juigne FRC 20994 Case FRC 20994



MANDEMENT

DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS;

Qui ordonne des prieres publiques dans tout ſon dioceſe, pour l'Aſſemblée Nationale.

ANTOINE-ÉLÉONOR-LÉON LE CLERC DE JUIGNÉ, par la miſéricorde divine, & par la bonté de Louis XVI, roi des François, archevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, pair de France, ſupérieur de la maiſon de Navarre; aux archiprêtres de Sainte-Marie-Magdelaine & de Saint-Severin, aux doyens ruraux, & à tous les fideles de notre dioceſe, ſalut & bénédiction en N. S. J. C.

Il n'étoit pas donné à l'eſprit humain de prévoir l'étonnante & ſalutaire révolution dont nous ſommes tous, nos très-chers freres,

THE NEWBERRY LIBRARY

les auteurs & les témoins ! Qui l'eût dit, le 24 avril dernier, jour où je vous invitois à prier pour les états généraux du royaume, qu'aujourd'hui je vous exhorterois à prier pour l'aſſemblée nationale ? Qui eût dit que ce changement ſubit s'étendroit juſqu'à nous-mêmes, & nous forceroit de bannir de nos mandements ces formes impoſantes & myſtérieuſes par leſquelles nous rendions éternellement grace aux papes des biens immenſes que nous tenions de la munificence des rois ? Ces formes abſurdes, ſi utiles cependant à la conſervation de nos révoltantes dignités ? Quel homme eût pu penſer que la raiſon & la philoſophie nous rappelleroient enfin nous-mêmes au ſaint évangile ?

Ah ! N. T. C. F. eſt-il un plus vaſte ſujet de réflexions ? eſt-il un plus puiſſant motif de nous humilier devant le grand Être qui ſoutient la religion contre les efforts réunis de la licence mondaine, & de l'ambition ſacerdotale ?

Oui, nos T. C. F. cette religion ſainte qui, de la baſe inébranlable des deſſeins de Dieu, s'eſt levée pour dominer ſur l'univers, s'avance à travers les ſiecles, & va dépaſſer

l'exiſtence du monde ; cette religion qui conſole l'homme dans ſes maux, qui pleure avec ceux qui pleurent, qui change les privations en plaiſirs, & les vertus en jouiſſances, qui eſt le refuge du pauvre abandonné, & l'éternelle réprobation du riche impitoyable, qui ſourit aux jeux des enfants, unit les hommes avec les hommes, & la terre avec les cieux; oui, Dieu n'a pu nous la conſerver, cette religion, qu'en déployant toute la force de ſon bras !

Les principaux miniſtres de la religion, ſucceſſeurs indignes de ceux qui avoient de bonne foi trompé nos peres, poſſeſſeurs des tréſors immenſes que l'antique ſuperſtition avoit accumulés, énervés pour toutes les jouiſſances, ſaturés de tous les plaiſirs, & toujours en proie aux convulſions de l'orgueil, ſe ſont fait traîner dans des chars ſomptueux au milieu des pauvres à qui ils arrachoient le pain, pour le donner à des valets, à des chevaux, à des flatteurs; ils ſe ſont fait couvrir d'or & de diamants par un cortege d'eſclaves; dans le temple du Très-Haut, ils ont porté l'audace juſqu'à s'aſſeoir ainſi brillantés, ſous un dais, ſur un trône, en préſence du Dieu vivant, dont le Fils éternel

naquit dans une étable, vécut pauvre avec les pauvres, & mourut ſur une croix! Si pour ſe ſouſtraire à l'indignation des peuples, ils ont quelquefois donné l'aumôme, ils faiſoient proclamer leurs charités dans les carrefours, dans les places publiques; ils choiſiſſoient leurs dévots ou leurs ſectaires, & le pauvre honteux, l'ami de J. C., mouroit de faim & de miſere ſur de la paille empruntée! A l'utile hiérarchie établie par les ſaints apôtres, ils ont ſubſtitué les ridicules diſtinctions; à la vocation générale de J. C., ils ont fait ſuccéder la criminelle acception des perſonnes; & à la honte de la plus aveugle crédulité même, on a connu un haut & bas ſacerdoce, comme ſi dans le plus haut degré d'élévation pour l'homme, il pouvoit encore ſe trouver d'humiliantes différences! Et au mépris de la religion, qui nous montre dans un peu de boue, le principe de tout le genre humain, il a fallu, pour être admis à l'épiſcopat, prouver qu'entre ſoi & la fange originelle, il avoit exiſté trois ou quatre fortunés pareſſeux, jouiſſants du privilege de ne rien faire, ou plutôt de faire du mal!

Ce ſacerdoce primatial, ce haut clergé, il eſt temps de le dire, il eſt temps que les

mandements parlent comme la vérité, ce haut clergé diſpenſé d'être inſtruit, peu diſpoſé à le devenir, a relégué les études & les étudiants dans les colleges, a ceſſé de célébrer les ſaints myſteres, & n'a plus annoncé l'évangile de Dieu aux pauvres ! Quelquefois ſeulement, & ſelon les circonſtances exigeantes, des écrivains fanatiques compoſoient pour un peu d'argent, un tiſſu d'injures contre la philoſophie & les philoſophes, de paſſages latins tirés & cités au haſard, de phraſes déconſues, d'idées incohérentes, de menſonges flatteurs & de vérités ſublimes; l'évêque ſignoit le tout ſans le lire, & cela s'appelloit un mandement ! Le haut clergé s'étant emparé de tous les biens, s'étant débarraſſé de ſes fonctions ſur le clergé pauvre & mercenaire : le baptême, la pénitence, le mariage, le ſaint viatique, l'extrême-onction, toutes ces graces du Très-Haut ſont devenues une marchandiſe ! On a payé la parole de Dieu ! On a vendu, on vend encore, ô comble de profanation & de ſacrilege ! on vend encore le corps & le ſang de N. S. J. C. ! on dit la meſſe pour de l'argent.

Abandonnant les peuples qui leur ont été confiés, n'a-t-on pas vu nos freres les cardi-

naux, les archevêques, les évêques, plusieurs curés de la capitale même, s'immiscer par ambition dans les intrigues les plus déshonorantes, & par intérêt dans les projets les plus contrastants avec le bien public? A Dieu ne plaise, N. T. C. F. que nous soyons forcés jamais de mettre sous vos yeux la liste nombreuse & effrayante de tous ces pervers qu'un caractere sacré n'a pu soustraire à la vengeance divine! Mais de quel déluge de maux leur dangereux exemple ne vous a-t-il pas accablés, & combien vous avez droit de dire avec le prophête: *tout le mal est venu du sanctuaire! omne malum à sanctuario?* Oui, notre luxe, celui que nous avons introduit dans le temple de Dieu, dans le culte de la religion, notre avarice, notre ambition, nos débauches; oui, nos T. C. F. je vous le dis, je vous le dis en pleurant devant le Dieu qui ne méprisa jamais un cœur brisé de repentir: voilà les causes funestes de ce que vous avez souffert, de ce que vous souffrez encore.

De proche en proche, l'exemple de tous les crimes a rendu tout le clergé coupable. Nous étions constitués en dignité, nous étions élevés; le peuple nous a vus, le peuple a prononcé sur nous: le peuple s'est ligué pour

déſerter l'étendard de la croix : les paſteurs ont été frappés, & les brebis alloient ſe diſperſer, & le grand & le ſaint édifice de la religion cimenté du ſang de J. C., cimenté du ſang de tous ſes glorieux martyrs, alloit s'écrouler ; les portes de l'enfer prévaloient contre lui.... Ah! n'en doutons pas, N. T. C. F. la main de Dieu eſt ici : je la vois, & je me proſterne ; je la vois répandre parmi le peuple les éternelles lumieres de la raiſon, les axiomes de la ſaine philoſophie ; je la vois malgré nos efforts pour empêcher l'homme de penſer, malgré notre acharnement à tourmenter, à perſécuter les hommes de génie, à armer le bras ſéculier contr'eux ; je la vois, dis-je, protéger ceux-ci contre nos cruelles intrigues, & contre notre puiſſance uſurpée... ! Tout change ! Un jour terrible pour notre ambition, doux pour l'humanité, fait enfin reſſortir du milieu de nos fauſſes vertus, toute la noirceur de nos deſſeins cachés, tous nos ténébreux moyens de parvenir à une criminelle élévation, éclaire tous les titres frauduleux de nos immenſes poſſeſſions ; & ne nous laiſſe avec le caractere ineffaçable & ſacré de miniſtres de l'évangile, que l'éternel remords d'avoir oſé le profaner !

Assis parmi les grands de la terre, puissants jusqu'à dominer les rois, nous avons dit dans les accès de notre démence : notre regne ne finira qu'avec le monde ! Nous avions oublié cette parole du prophête-roi : *j'ai vu l'impie élevé en gloire comme les cedres du Liban ; je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.*

Mais, N. T. C. F. non-seulement la raison & la philosophie ont éclairé les peuples, non-seulement l'esprit humain à force de travail s'est élevé à la simplicité de l'évangile, a reconnu & goûté sa morale divine, l'a opposée fortement dans l'opinion, au sordide intérêt, à l'orgueil qui nous dictoient des crimes : mais aussi, & par une volonté particuliere de celui qui dirige tous les événements de ce monde, les besoins du gouvernement, des abus de toute espece à réformer, des maux de tout genre à guérir, ont appellé de toutes les parties de la France, & réuni dans un même lieu, sous les yeux d'un rois que l'Eternel avoit choisi pour être le restaurateur de la liberté Françoise, les puissants régénérateurs de ce beau Royaume. A la voix de LOUIS XVI, ils ont quitté leurs états, abandonné leurs biens, leurs femmes, leurs enfants, & se sont, pour ainsi dire, expatriés dans leur

patrie, afin de la ſauver. Oui, N. T. C. F. tous les progrès de la raiſon, tous les efforts de l'opinion étoient inutiles ſans les états généraux...... A ce mot, à ce mot déſormais banni de notre hiſtoire, à ce mot qui avertiſſoit chaque ordre en particulier de ſe conſolider, de ſe concentrer, de ne défendre que ſes privileges & ſes diſtinctions ; à ce mot qui légitimoit parmi des freres toutes les odieuſes différences, l'Idée de la révolution ſe préſente à moi toute entiere. Il n'eſt donc plus d'états généraux ! L'élite de la nation réunie s'appelle donc maintenant l'*aſſemblée nationale* ! Devant cette aſſemblée auguſte, tous les rangs, toutes les diſtinctions ont diſparu, & la fraternelle égalité eſt reſtée ſeule, pour s'occuper du bonheur de tous les François ! L'idole pecori-féodale, cette monſtrueuſe & imbécille pagode qui mangeoit le pain des pauvres & leur ſuçoit le ſang, a été briſée ; tous les droits abſurdes & tyranniques ont été anéantis ; les véritables, les ſeuls droits de l'homme ont été reconnus & déclarés ; la liberté légale a rangé vingt-ſix millions de freres ſous ſes drapeaux ; les talents & le mérite ont réclamé & obtenu les auguſtes fonctions, les emplois honorables, dont l'ignorant orgueil

leur avoit fermé l'entrée ; l'énergie de l'eſpérance s'eſt emparée de tous les eſprits ; le déſir commun du bien, ce déſir ſi long-temps étouffé par l'ariſtocratie, s'eſt changé tout à coup en un ſaint enthouſiaſme qui a échauffé tous les cœurs ; l'ariſtocratie elle-même a été écraſée ; des milliers de bourgeois ſont devenus des héros citoyens ; toutes les parties de la légiſlation ont été diſcutées, approfondies ; la réforme des loix a été, ſinon achevée, du moins ſavamment & utilement indiquée ; & ce que tous les potentats de l'Europe réunis n'auroient oſé tenter il y a cent ans, s'eſt opéré en trois jours ! ... Les biens du clergé ont été déclarés appartenir à la nation. Oui, N. T. C. F., je le répete, la main de Dieu eſt ici.

Gardons-nous bien de ne pas reconnoître ſes premiers bienfaits, ces bienfaits inouis qui ſollicitent ſi puiſſamment toutes nos actions de graces, & de l'enchaînement deſquels va réſulter pour la France, le bonheur le plus déſirable dont on puiſſe jouir ſur la terre.

Je dis l'enchaînement des bienfaits de Dieu ; car, N. T. C. F. j'oſe vous l'affirmer, ſans le décret de l'aſſemblée nationale, qui prononce

que les biens du clergé appartiennent à la nation, le clergé restoit corrompu, & la révolution étoit inutile. Ceci n'a pas besoin de preuves. Qui ne sait en effet qu'il n'y a point de loix utiles sans les bonnes mœurs ; qu'il n'y a point de bonnes mœurs sans la religion, & que la religion est méprisée quand ses ministres sont méprisables ? Adorons donc les desseins de Dieu même dans les décrets de l'assemblée nationale. Ne regardons plus les illustres membres de cette assemblée, que comme les glorieux instruments dont la Providence a voulu se servir pour rappeller à elle les ministres de la religion, pour conserver la religion elle-même, régénérer les mœurs, & terminer à l'avantage de la France, une révolution à laquelle rien n'est comparable dans l'histoire de tous les siecles.

Mais, N. T. C. F., quel funeste souvenir vient se mêler aux motifs de la respectueuse & éternelle reconnoissance, de la vénération tendre que nous devons à nos illustres représentants ? Quelles basses intrigues n'avons-nous pas employées ? Que de ressorts criminels, que d'orgueilleuses supplications, que de médisances, que de calomnies, que de flagorneries insidieuses, que de caresses ram-

pantes, quel patelinage myſtique, que de diſcours, que de mandements menteurs, que de motions inſinuantes & incendiaires, que d'inſultes à J. C., & à ſon ſaint évangile n'avons-nous pas mis en uſage pour tâcher de conſerver nos grandeurs & notre or ? Pour appuyer l'ariſtocratie des deux ſoi-diſants premiers ordres, dont nous nous intitulions le premier; pour nous oppoſer à la réunion de ces deux ordres à l'aſſemblée nationale ! à l'aſſemblée nationale, qui s'étoit conſtituée les repréſentants de la majeure partie de la nation, que notre inſolence appelloit *tiers état* depuis mille ans ! Que de lumieres, que de ſagacité, que de courage, que de patriotiſme n'ont pas montré ceux qui ont découvert & déconcerté nos trames infernales ! Ah ! ſans doute l'aſſemblée nationale auroit acquis moins de gloire devant Dieu & devant les hommes, ſi nous euſſions ſeulement connu l'apparence de la probité.

Après tout, N. T. C. F. quoique notre crime doive toujours reſter devant nos yeux, quoique nous nous ſoyons oppoſés à la révolution qui nous rend à l'exercice de nos fonctions, pouvons-nous ceſſer ces fonctions auguſtes, & le ſincere aveu de nos fau-

tes, ne doit-il pas défarmer votre indignation ?

Et d'ailleurs, N. T. C. F. dans ce grand crime de léfe-nation, tout le clergé n'étoit pas coupable, la douleur m'égaroit; & cette intéreffante partie du corps facerdotal, ces bons curés de campagne, ces bons pafteurs qui ne font point mercenaires, à qui les hrebis appartiennent, & qui donnent leur vie pour elles, ces hommes felon le cœur de Dieu, dont les fentiers font toujours droits & la volonté toujours pure; parce qu'ils n'ont ni richeffes, ni ambition; qui fon tout-à-la-fois, pour le bien & l'édification des pauvres, miniftres du Dieu de miféricorde, médecins & avocats; & deux ou trois curés de Paris, que je ne nomme pas, de peur d'affecter leur modeftie, & dont les noms font gravés dans le cœur des bons citoyens, & ces miffionnaires, ces vrais fucceffeurs des apôtres, dont ils ont confervé toute la fimplicité, qui ne s'inftruifent dans les faintes écritures, dans les langues étrangeres, que pour aller porter la foi & l'humanité aux extrémités des deux mondes; ces ames embrafées de l'amour divin, ces ames privilégiées, dont les ferventes prieres s'élevoient du milieu de la retraite, jufqu'au trône de Dieu, & hâtoient le moment heu-

reux où la lumiere de l'évangile devoit enfin chaſſer les ténebres de nos paſſions ; croyez-vous, N. T. C. F. qu'il ſoit juſte d'adreſſer à cette portion des miniſtres de l'évangile que la corruption n'a pas infectée, les reproches que nous avons trop mérités ! Non, vous ne le croyez pas. Nous vous l'avons dit pluſieurs fois, cette grande ville eſt le centre de l'erreur & des crimes : mais nous devons ajouter auſſi qu'elle eſt le foyer de toutes les lumieres, & le ſiege de l'équité.

Laiſſons-donc les irréconciliables ennemis de la religion accuſer tout le ſacerdoce & la religion elle-même, des fautes de pluſieurs d'entre nous : & prenez-y garde, N. T. C. F. cette accuſation eſt plus inſidieuſe que vous ne penſez peut-être : elle eſt d'une ſcélérateſſe réfléchie qui affecte de ſe tromper pour pouvoir tromper les autres.

Ah ! N. T. C F. ſi vous étiez trompés, ſi les ennemis de la religion vous avoient perſuadé que la religion eſt coupable & fauſſe ; s'ils vous ont réduit à cet incrédule aveuglement qui banni la foi, dites-nous qui eſt-ce qui a poſé les bornes de l'univers ? Quelle main a ſuſpendu les étoiles audeſſus de nos têtes, a fixé daus un centre conſtant & variable ce

corps d'une lumiere ſans aliment, autour duquel l'élipſe que nous habitons, cette terre qui engloutit tour-à-tour & voit naître nos erreurs, eſt dans une rotation continuelle & calculée ? Qui eſt-ce qui a peuplé le vaſte ſein des mers, les immenſes plaines du ciel, la ſurface, les entrailles de la terre d'animaux vivants ? Qui eſt-ce qui a créé l'homme ? Qui eſt-ce qui lui a donné le déſir de l'immortalité ? Que deviendra-t-il après ſa mort ? Qui eſt-ce qui a créé la vertu & dicté les devoirs de l'homme ? Dites-nous dans quelle contrée du monde, dans quelle partie de la terre entiere il a exiſté, il exiſte un livre auſſi ſimple, auſſi ſublime que l'évangile ? Montrez-nous dans toute l'hiſtoire ancienne & moderne le prototype, le modele de N. S. J. C. ou le ſemblable de cet homme-Dieu ? Si vous regardez l'hiſtoire de J. C. comme inventée à plaiſir, dites-nous donc quel eſt le génie humain qui auroit pu inventer ce dont l'humanité ne donne aucune idée, ne laiſſe aucun veſtige ? Si la religion eſt fauſſe, dites-nous donc enfin quel eſt le témoin & le juge des crimes ſecrets ? Quel eſt le garant du ſerment que l'on peut parjurer ſans craindre les hommes ? Quelle eſt la ſanction des loix ? Quelle eſt la garde des mœurs ? Quelle eſt la conſolation de ceux qui ſouffrent

ici-bas, pour lesquels la vie ne semble être qu'un enchaînement de maux ? Qui est-ce qui essuiera les pleurs de la vertu affligée ? Qui est ce qui bannira le désespoir du cœur de l'innocent envoyé au supplice ?

Oui, N. T. C. F. la réponse à toutes ces intéressantes questions, à ces questions de la solution desquelles dépend notre bonheur même sur la terre, ne se trouve que dans l'évangile ; & si par humeur contre ses ministres, vous abandonniez la religion de vos peres, vous tomberiez dans cet abîmes d'erreurs & de mensonges où vous ne trouveriez qu'incertitudes & découragement pour l'esprit, indifférence & sécheresse pour le cœur. Vous seriez injustes & ingrats envers votre Dieu, qui n'a commandé dans sa sagesse cette révolution inouie que pour nous rappeller tous au saint évangile, & nous forcer à rendre les plus éclatants témoignages à la divinité de J. C. Mais, non, vous ne serez ni injustes, ni ingrats ; vous n'en croirez point les ennemis de la religion, ou plutôt ceux qui voudroient vous ravir les fruits de la révolution, & vous priver de ses précieux avantages.

Je dois encore, N. T. C. F., vous prévenir contre une des plus dangereuses insinuations

tions de ces ennemis de la religion & de la révolution : connoiſſez toute leur perfidie. Affectant l'amour de l'ordre & de la paix, regrettant en apparence le calme qui régnoit dans la France avant cette révolution, ce calme qui n'étoit que celui de la terreur, qui n'étoit qu'un ſilence de mort, paroiſſant oublier tous les maux honteux ſous le poids deſquels le François gémiſſoit ſans oſer ſe plaindre, tous les abus, toutes les vexations dont le peuple étoit écraſé, ils ont l'audace d'inſulter aux décrets de l'aſſemblée nationale, qui rendent l'homme à ſa dignité primitive, & le protegent contre tous les uſurpateurs de ſes droits. D'un bout à l'autre de la France, diſent-ils, tout eſt bouleverſé ; maintenant, tous les rangs, tous les états ſont anéantis, on ne voit par-tout que ruines, que débris : le peuple ſe dit libre ; il eſt plus eſclave & plus malheureux que jamais : le numéraire a diſparu, chaſſé par un papier frêle & menteur ; le commerce & les arts ſont abandonnés ; les loix ſont muettes, les tribunaux n'exiſtent plus, & le roi lui-même eſt au milieu de l'inſurrection générale, ſans pouvoir & ſans autorité. C'eſt donc ainſi, lâches ariſtocrates, reſtes impurs de nos derniers tyrans,

c'eſt donc ainſi que tout en vous débattant dans la pouſſiere où vous allez expirer, vous exhalez en poiſons vos derniers ſoupirs! Non, dangereux égoïſtes, infâmes concuſſionnaires, corrupteurs adroits des grands du monde, où grands indignes de l'être : non, il n'y a rien de bouleverſé que vos criminels deſſeins; je vois au contraire l'empire de l'ordre s'établir malgré vous, les rangs conſerver leur dignité, la reprendre, parce que le mérite va les accompagner & les obtenir; le peuple devenu libre, parce qu'il n'obéira plus à vos caprices, qu'il ne ſera plus ſoumis qu'à la loi; le peuple déjà plus heureux dans l'eſpoir aſſuré de jouir d'une maniere plus légale encore de la liberté légale dont il jouit déjà : je vois toutes les provinces, toutes les villes, tous les citoyens, tous les freres de notre grande famille, faire avec gaieté les plus pénibles ſacrifices, les plus généreux abandons à la choſe publique; & ſi le commerce a bien pu conſerver une exiſtence ſous le joug du deſpotiſme, à quelle proſpérité ne va-t-il pas s'élever ſous le regne de la liberté? Les loix! quand leur puiſſance a-t-elle été plus grande, plus impoſante, que lorſqu'elles ſe ſont occupées d'organiſer les tribunaux, d'y parler elles-

mêmes, lorſque leur voix forte & ſonore retentit dans tous les cœurs ? Et le roi ? Le roi ! comment oſez-vous prononcer encore ce nom ſacré, qui ne rappellera plus ou ne fera plus craindre les forfaits miniſtériels, ce nom qui ne ſera plus le mot de ralliement de toutes les ſang-ſues, de tous les voleurs du pauvre & du cultivateur ; ce nom chéri qui ne fera plus couler dans la chaumiere, dans la cabane de l'indigent d'autres larmes que celles de la joie & de la reconnoiſſance ; ce nom qui ne ſignifie plus pour nous que le pere commun de vingt-ſix millions de freres, & le reſtaurateur de la liberté Françoiſe ?... Le roi ! peut-il être jamais plus grand, plus puiſſant que lorſque la volonté, le vœu, les reſpects & la reconnoiſſance de tous les François, ſemblent lui donner tous les jours la couronne, & le créer monarque à tous les inſtants de ſa vie ?

Ne perdez donc pas courage, N. T. C. F., que vos cœurs ne ſoient point abattus par de fauſſes terreurs, pat les mauvais diſcours que vos ennemis répandent encore parmi vous. Soyez fermes dans la foi, inébranlables dans la confiance que vous avez jurée au Dieu qui vous protege d'une maniere auſſi éclatante, au Dieu qui vous rappelle à la liberté, à la

religion. Conſervez cette liberté qui vous eſt offerte, en vous ſoumettant à la religion qui vous eſt rendue ; aimez-vous, aimez-vous, N. T. C. F., aimez-vous les uns les autres, & ſoyez pour jamais unis de toutes les extrémités de la France, dans la religion & dans la liberté.

O mon Dieu, daignez fixer dans le cœur des François tous les bons ſentiments que vous leur avez inſpirés : augmentez en eux, s'il eſt poſſible, la patience de la raiſon, le courage de la vertu, l'énergie du patriotiſme, l'amour de la liberté, la concorde, l'union fraternelle : donnez-leur le mépris, l'horreur de ce luxe effréné qui a fait tant de crimes, le conſtant amour du travail & de la ſimplicité qui crée toutes les vertus : que les grands s'honorent de leur application à devenir enfin des hommes, que les foibles & les pauvres rencontrent par-tout la protection bienveilante, la bienfaiſante humanité : que vos plus ineffables conſolations, ſemblables à la roſée du ciel, pénetrent le cœur de notre bon roi, le garantiſſent de toutes les douleurs, de toutes les amertumes que les événements fâcheux, & plus encore, les perfides ennemis de la révolutions pourroient lui faire éprouver ;

ſoutenez, nous vous en conjurons, ſoutenez de toute la force de votre bras le courage des Gardes-nationaux, qui veillent à la conſervation de ſa perſonne ſacrée, de ſa perſonne plus que jamais chétie, qui veillent à la conſervation, à la ſûreté de ſon aſſemblée nationale : pour défendre ce roi, pere de ſon peuple, pour défendre les repréſentants de la nation & protéger les décrets que vous leur avez inſpirés, montrez-vous encore le puiſſant Dieu des armées: mais, ô mon Dieu ! vous qui étes la ſource de toute clémence, verſez dans le cœur de mes chers diocéſains, l'indulgence que je les ſupplie de m'accorder pour les fautes où mon eſprit ſéduit entraîna mon cœur innocent, pour des fautes que je dois pleurer toute ma vie ; qu'ils ſoient miſéricordieux, afin d'obtenir miſéricorde, & que dès ce moment, la charité compatiſſante acheve le tableau de toutes les vertus.

A ces cauſes, & ſans en avoir conféré avec nos vénérables freres les doyens, chanoines & chapitre de notre égliſe métropolitaine, deſquels la plus affligeante diſtance nous ſépare, nous ordonnons :

1°. Que tous les dimanches & fêtes, le

Domine salvum fac regem soit chanté avant & après les grand'messes, avant & après les vêpres, à compter du dimanche 6 du présent mois, & à toujours.

2°. Que le pseaume XCVII, commençant par ce verset, *cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit*, soit chanté tous les matins dans les églises paroissiales & autres.

3°. Que dans toutes les églises paroissiales & autres, l'on récite soir & matin cette priere en François : *Seigneur, protégez l'assemblée nationale contre les aristocrates ; continuez d'éclairer ses augustes membres, & que ses décrets durent autant que le monde que vous avez créé, autant que les rois que vous nous donnerez encore dans votre miséricorde.*

Si mandons aux archiprêtres de Sainte-Marie-Magdelaine & de Saint-Severin, & aux doyens ruraux de ce diocese, que ces présentes ils aient à notifier à tous abbés, prieurs, curés, supérieurs & supérieures des communautés séculieres & régulieres, aux soixante districts de la ville de Paris, à ce qu'ils n'en ignorent, les observent & fassent observer par les personnes que la raison & la religion leur ont soumises.

Et ſera notre préſent mandement, lu, publié & affiché par-tout où beſoin ſera.

Donné à Chambertin, le premier décembre 1789.

Signé pour MONSEIGNEUR,

PHISI-RELIGIO-ALETHO-PHILE.

332